

VIOLENCES ET SACRÉS AUX ORIGINES D'ISRAËL

par

Raymond Bourgault s.j.

Texte établi après la conférence d'ouverture
du congrès de
l'Association catholique pour les études bibliques
au
Canada

1^{er} juin 1986

Montréal, 11 novembre 1986

TABLE DES MATIÈRES

CONSENSUS : paragraphes nos 1, 2, 3, 4, 5

RECONSTITUTION : paragraphes nos 6, 7

YAHVISME : paragraphes nos 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21

LE DIEU, LE SEIGNEUR, LA DAME :
Paragaphes nos 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 30

LE PÈRE, LE FILS, LA MÈRE :
Paragaphes nos 31, 32, 33, 34, 35,36, 37

PRÉSUPOSITIONS : Paragaphes nos 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45,
* RE : paragraphe no 7

Quand ils scrutent ce qu'ils appellent les origines d'Israël, les exégètes et les historiens modernes pensent aux populations de la Palestine et à leurs conditions de vie au tournant de l'âge du bronze à l'âge du fer, soit entre environ ~1225 et environ ~1175. Et sur plusieurs points, un consensus tend à s'établir entre eux.

Consensus

Et d'abord sur les infrastructures environnementales, démographiques et techno-économiques. Fondamentale est la distinction de trois aires principales : plaines côtières à l'ouest, montagnes au centre et, à l'est comme au sud, des régions qui sont comme la frange des deux autres. Dans les plaines occidentales, les sols – alluvionnaires – sont fertiles, la nappe phréatique est bien alimentée, les puits sont abondants, et la culture peut y être intensive. Les montagnes, elles, sont encore boisées, les pluies y sont saisonnières et alors souvent torrentielles, mais une grande partie ou bien s'évapore sous l'insolation ardente ou bien dévale les pentes abruptes, érodant la terre arable. Les franges sont semi-désertiques. Quant à la population, à l'ouest, elle dense, clairsemée au centre et de même à l'est et au sud. L'époque est celle du premier âge du fer, lequel assure aux récents envahisseurs et maîtres de la côte, une nette hégémonie. Les montagnards recevront d'eux, avec la hache de fer, le moyen de défricher les hauts plateaux. Améliorant en outre l'étanchéité des citernes, ils réussiront à s'accroître dans un milieu pour lors défavorable.

La multiplication des silos à grains familiaux que nous fait connaître l'archéologie témoigne, par comparaison avec les plus rares greniers seigneuriaux des plaines, d'une structure villageoise de l'occupation et d'une culture plutôt extensive du sol. Peut-être, à ces progrès techniques, faut-il ajouter la culture en terrasses. Le dimorphisme culture-élevage devait être assez général mais, en périphérie, la pratique de la transhumance des pacages d'hiver dans les vallées à ceux du printemps et de l'été dans les hauts alpages entretenait une plus grande mobilité qui a pu avoir pour les semi-nomades du sud et de l'est une grande importance.

2. Sur les médio-structures aussi on a quelques clartés. Les plaines sont sous la suzeraineté nominale de l'Égypte pharaonique mais régies en fait par des aristocraties locales, militaires et bureaucratiques. Celles-ci résident dans des cités fortifiées et, disposant de chars et de chevaux, dominant sur les populations paysannes asservies dont elles accaparent les surplus pour elles-mêmes et dont elles exigent de lourdes corvées pour la construction des remparts, des palais, des entrepôts et des routes. Cette société est cananéenne (nord-ouest sémitique), apparentée par la langue et la culture aux Phéniciens et aux Syriens, mais elle a reçu récemment de nouveaux maîtres ; les Philistins au sud, les Tjekker dans les environs de Dor, d'autres groupes indo-aryens venus du Mitanni et de l'Anatolie au cours de la grande migration de la fin du ~ 13^e siècle. Dans les régions montagneuses, on entrevoit des populations bigarrées. Parmi elles, des Hébreux, peut-être apparentés aux Hapiru (SA. GAZ)¹ que nous font connaître, pour le ~14^e siècle, les archives égyptiennes d'El Amarna. Ce pouvait être des ouvriers agricoles évadés du Bas-Pays et réfugiés dans les redoutes montagneuses et boisées où la charrerie des maîtres de la plaine ne pouvait se déployer. Dans les franges, se trouvaient quelques États ou peut-être plutôt des chefferies de formation récente : Ammon, Moab, Edom. Une partie de leurs habitants pouvait

¹ Cunéiforme du sumérien SA.GAZ correspondant au ouest sémitique ha-bi-ru

comprendre, là aussi, d'anciens errants et fugitifs, farouchement attachés à la liberté et à l'égalité, et qui convoitaient les terres de culture où ils faisaient de fréquentes razzias.

3. Sur les superstructures, quelques points seulement sont clairs. Les synthèses récentes sur les documents de *Ras Shamra-Ugarit* mettent en relief l'importance surtout de El, de Baal (*Haddu*) et du trio d'Ashérat, d'Anat et d'Astarté. El est « le dieu » père des dieux et des hommes, créateur, sage, bienveillant, miséricordieux, juge suprême, gardien de l'ordre cosmique. Baal est « le maître », le seigneur, le prince, le héros et le guerrier par excellence; il chevauche les nuées, provoque l'orage, amène la pluie, procure la fertilité; il est le fils de El de qui il a reçu la royauté. Ashéra(t) est l'épouse et la parèdre de El, elle est la mère des dieux, elle intercède auprès de son époux en faveur des autres dieux. Anat est la sœur et épouse ou amante de Baal, elle est jeune et belle, donneuse de mort dans les combats mais aussi de vie. De même, Astarté a un caractère belliqueux mais elle protège le droit et la justice. Ces trois personnages féminins tendaient à fusionner en un seul.

4. De ceux qui vont devenir un peuple connu de ses voisins depuis environ ~ 1225 (stèle de Merneptah) sous le nom d'Israël, beaucoup sans doute connaissaient bien El, qui était honoré à Sichem (*El Berith*), à Béthel (*El Béthel*), à Jérusalem (*El Elyon*), à Bersabée (*El Olam*), dans une oasis du sud profond (*El Roi*), peut-être à Mambré (*El Shaddai*) et à *Laish (El Chai)*. C'est de lui que les confédérés ont pris leur nom d'Israël (Gn 33,20). Plusieurs devaient connaître aussi Baal : Gédéon renverse son autel en *Abiézer*, et des hommes qui furent importants dans la suite avaient reçu à la naissance un nom théophore baaliste : *Yerubbaal, Meribaal, Ishbaal*. Et bien que nos sources en fassent moins souvent mention, les trois personnages féminins étaient sûrement populaires aussi.

5. D'après surtout le Cantique de Débora (Jg 5), on entrevoit des différences régionales. Entre les habitants des environs de Sichem, ceux des pentes septentrionales de la montagne d'Ephraïm, ceux du versant nord de la plaine de *Yizréel*, ceux de Transjordanie autour du *Yabbok*, les différences devaient être à la fois géographiques, économiques, historiques, linguistiques, culturelles, et probablement religieuses. On imagine des courants elistes-elohimistes, baalistes, ashéristes. Et peut-être yahvistes ; mais, sur le yahvisme prémonarchique, les données critiquement sûres sont rares.

Reconstitutions

6. Sur la base de tout ou partie de ces données, les spécialistes ont proposé trois reconstitutions principales de l'Israël prémonarchique. Il s'est formé, selon les uns (Alt, Noth, Weippert), par des infiltrations pacifiques de nomades pasteurs en Palestine centrale. Selon d'autres (Albright, Wright, Bright), par une conquête militaire organisée et menée par un peuple déjà constitué en nation. Selon une troisième école (Mendenhall, Gottwald, Chaney), par une révolte paysanne de groupes tribaux ou retribalisés depuis longtemps enracinés dans le haut-pays. Ces hypothèses impliquent une forme ou l'autre, respectivement, de pacifisme, de violence institutionnelle, de violence révolutionnaire. Cependant, aucune n'est demeurée incontestée. Par exemple, contre la première, on a objecté qu'il n'est pas assuré qu'il y ait eu à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer de vrais nomades; en outre, on se représente plus volontiers des

symbioses d'agriculteurs-éleveurs, et plusieurs sont d'avis que la direction du mouvement n'a pas été du désert aux terres de cultures mais, à l'inverse, de celles-ci vers la steppe. Contre la deuxième, on note qu'on ne voit pas d'où serait venu en Palestine un Israël déjà constitué en nation; que les changements importants furent dus à des innovations techniques davantage qu'à des invasions; que les sites de Jéricho, d'Ai, de Gabaon et d'Arad font difficulté; que la conquête est un motif théologique tardif plus qu'un fait historique. Enfin, contre la troisième hypothèse, on fait remarquer qu'il n'est pas sûr que les Hébreux du ~12^e siècle continuent les Hapiru du ~14^e siècle que nous font connaître les archives d'El Amarna; que notre documentation invite à assigner des origines multiples au peuplement de la Palestine; et que l'égalitarisme a pu avoir plusieurs causes.

7. Et, certes, les trois reconstitutions critiques que nous avons retenues pour cette réflexion, sont vulnérables. Pourtant, rien ne répugne à ce que, aux origines d'Israël, il y ait eu à la fois des pacifiques itinérants, des belliqueux conquérants et des radicaux socialisants, et que les trois reconstitutions modernes soient, du moins quant à leurs thèses fondamentales, simultanément vraies. Le présent essai, en tout cas, est une contribution à leur coexistence pacifique. L'attention se portera sur la principale inconnue : l'existence et la nature du yahvisme prémonarchique. Le problème est de savoir s'il était, dès le ~12^e siècle un mouvement influent et, si oui, s'il peut être compté comme une variable indépendante. On comprend que, par souci de méthode, bon nombre d'exégètes et d'historiens, d'archéologues et de sociologues concentrent leur attention sur les données les plus vérifiables et soient tentés de ne traiter de Yahvé que comme d'un élément, d'ailleurs hypothétique, des superstructures. Cependant, en toute fidélité à la méthode scientifique, on peut estimer, avec un anthropologue de l'envergure de Claude Lévi-Strauss, marxiste pourtant, qu'il ne faut pas tant chercher une origine sociale du symbolisme qu'une origine symbolique de la société. Notre propos est donc de contribuer quelque peu à rendre vraisemblable la représentation où Yahvé joue, dans l'émergence d'Israël, un rôle déterminant. On s'efforce ainsi de jeter un pont entre les reconstitutions modernes du passé d'Israël et celles que les anciens eux-mêmes ont élaborées et qui sont, elles, évidemment « super-structurelles ». Notre postulat sera que l'histoire générale de l'humanité (Karl Jaspers) et l'histoire générale des religions (Mircea Eliade) peuvent fournir ici un éclairage qui rend légitime la rétrojection aux origines d'Israël d'un yahvisme dans le destin duquel il était de se chercher à la fois une essence et un ancrage et, finalement, de les trouver. On s'inspire aussi de la fameuse quadrature de l'être que Martin Heidegger a formulée dans sa *Lettre sur l'Humanisme* : « Ce n'est qu'à partir de la vérité de l'Être que se laisse penser l'essence du Sacré. Ce n'est qu'à partir de l'essence du Sacré que l'essence de la Dêité (= des divins) est à penser. Ce n'est que dans la lumière de l'essence de la Dêité que peut être pensé et dit ce que le mot « Dieu » doit nommer.

Yahvisme

8. Le yahvisme prémonarchique apparaît aujourd'hui à plusieurs de nos historiens critiques comme étant un effet de relecture, d'exégèse interne à une Bible en voie de canonisation et, plus précisément, comme une série de rétrojections. On s'est donné progressivement une mémoire commune, un temps multiple de pères fondateurs. Pour cette œuvre « constitutionnelle », à un certain moment, l'écriture est devenue une nécessité. Les premiers à avoir écrit des

textes officiels, quoique dans une perspective encore précanonique, furent probablement les chroniqueurs des dynasties d'Israël et de Juda. Ces gens notaient, par exemple, la relation de parenté du roi avec son prédécesseur, le nom de sa mère, l'âge qu'il avait à son avènement, la durée de son règne, quelques faits mémorables, l'année de son décès, des synchronismes. Ce doivent être ces fonctionnaires encore qui ont enregistré les récits des conteurs populaires ou officiels concernant les événements des origines : Saül et *Ishbaal*, David et Salomon, Roboam et Jéroboam. Mais il est fort possible qu'il n'y ait eu dans ces annales que très peu de foi yahviste.

9. Les premières mises par écrit d'écritures yahvistes, avec l'intention de les canoniser, furent peut-être le fait de quelque groupe mixte de fonctionnaires et de disciples des prophètes. Ainsi, Baruch est dit avoir servi de secrétaire à Jérémie et, de la famille de Shaphan, secrétaire de Josias, il est noté qu'elle protégea le prophète. C'est de gens comme ceux-là qu'ont pu penser que, préconisant une réforme politico-religieuse (deutéronomiste), ils commencèrent à contester la lecture qui était faite des fastes des rois. Au moyen de formes littéraires empruntées à la tradition prophétique, ils ont d'abord réinterprété la chronique officielle, d'une part, en fonction des deux exils que les prophètes avaient annoncés comme châtement de Yahvé, et d'autre part, dans l'espoir d'une restauration par la grâce de ce même Yahvé que les intercesseurs auront apaisé. Et ce furent les Livres de Samuel et des Rois. Ensuite, ils auront antéposé à cette œuvre le récit paradigmatique d'une période antérieure où alternaient les colères de Yahvé contre son peuple infidèle et ses justices en sa faveur. Et ce fut le Livre des Juges.

10. Peu après, d'autres fonctionnaires royaux qui avaient leurs raisons de rester attachés et dévoués à un appareil d'État et en particulier à la dynastie davidique, et aussi de trouver irréaliste ou déprimante l'interprétation que les prophètes donnaient de la monarchie et de ses antécédents, ont préféré proposer comme exemplaire et canonique un récit d'admirable fidélité où un chef de guerre, attentif à la parole de Yahvé et fort de sa force, pouvait servir de mémorial et de modèle soit à Josias soit à un éventuel davidide. Et ce fut le Livre de Josué.

11. Un peu plus tard, enfin, et peut-être assez avant durant l'époque perse, des cercles sacerdotaux – dont quelques membres haut placés avaient l'oreille du prince et qui craignaient les périls que le messianisme politique des royalistes faisait courir à la petite communauté juive hiéocratique de la lointaine province de Transeuphratène –, ont choisi de raconter un commencement antérieur à ceux imaginés par les prophètes et les sages, et ils ont mis au point de départ le récit des pérégrinations d'un petit groupe de nomades inoffensifs et pacifiques, dont la conduite exemplaire ne pouvait d'aucune façon inquiéter l'occupant. Et ce fut la saga patriarcale.

12. On entrevoit ainsi que la pensée historique des écrivains bibliques est un effet de la substitution à une conception politique de l'État comme riposte heureuse à un défi posé par une situation de danger national, d'un projet prophético-messianico-sacerdotal et transétatique de communauté confraternelle qui devait s'efforcer d'établir des relations pacifiques avec les peuples nombreux qu'elle rencontre au cours de ses itinérances : ceux d'Ur et d'Harran, de Sichem et de Béthel, de Mambré et de Salem, d'Égypte et de Philistie, d'Ammon et de Moab, de Bersabée et de Madian, de Syrie et d'Édom. Cela étant, quelque mérite qu'aient les théories des origines d'Israël comme conquête ou révolte, on voit que

les modernes auraient sans doute tort de négliger la vérité qui se cherchait hier chez les Hébreux et aujourd'hui chez certains Hébraïsants et qui souligne ce qu'il y avait de pacifique dans le plus ancien Israël. Car, par le moyen des personnages d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce sont sans doute des yahvistes exemplaires que les yahvistes postexiliques mettaient à l'origine du peuple de Yahvé.

13. On entrevoit aussi que, de même que les modernes se sont montrés de plus en plus critiques, – ayant d'abord suspecté la véracité des récits patriarcaux, qui leur sont apparus légendaires ; ayant ensuite remis en question les récits du Livre de Josué qu'ils ont interprétés comme une rétrojection exemplaire de la reconquête opérée par Josias au ~ 7^e siècle; ayant enfin jeté leur dévolu sur le Livre des Juges où il leur a semblé qu'il y a plus de données vérifiables, – de la même manière, les Écritures hébraïques, critiquement relues aujourd'hui, témoignent d'une série de relectures, par différents groupes, de l'œuvre, chaque fois, de leurs devanciers. Or, pareils en cela aux nomades pasteurs d'Alt, les patriarches de la Genèse et de l'Exode sont en général pacifiques ; tels les envahisseurs d'Albright, dont on pense que ce sont eux qui ont détruit les cités cananéennes au tournant du ~13^e au ~12^e siècle, Josué et ses miliciens font figure de conquérants incendiaires ; et, comme les meneurs des révoltes paysannes de Mendenhall, les libérateurs du temps des Juges sont des chefs tribaux qui prennent la tête de soulèvements populaires. Il est peut-être remarquable aussi que les trois théories modernes se sont succédé selon un ordre qui est aussi celui dans lequel les trois théories anciennes se suivent dans la Bible hébraïque. Alt a commenté de faire école dans les années 20, Albright dans les années 40 et Mendenhall dans les années 60 et, ainsi, au cours de ces trois générations de chercheurs, le problème des origines s'est déplacé du temps des patriarches au temps de la « conquête » et au temps des guerres tribales. Et c'est là en effet qu'il est le plus indiqué aujourd'hui de chercher à nous représenter comment les choses ont commencé.

14. En effet, si les modernes ont raison de penser que la plus grande partie de ce que la Bible canonique présente comme un yahvisme prémonarchique, – lequel fut fait : premièrement, de la promesse par Yahvé d'un pays ; deuxièmement, du don et du partage de ce pays (conquête étant une relecture moderne peut-être tendancieuse); et, troisièmement, de défections des bénéficiaires, – fut en réalité l'expression mytho ou théopoétique d'un passé que les yahvistes postexiliques ont inventé pour être symétrique et paradigmatique d'un avenir dont ils entretenaient l'espérance, la possibilité demeure que les historiens bibliques aient, de cette manière, simplement réécrit une « écriture » ancienne que la nouvelle réduisait à l'état de palimpseste, et qu'ils aient eu raison eux aussi de situer les origines de la foi à Yahvé non seulement à l'époque des ligues tribales mais bien avant, à l'époque primordiale où ont vécu les tout premiers hommes. C'est pourquoi ceux qui pensent qu'à leur façon les auteurs anciens ont été aussi critiques que nous pouvons l'être, – et peut-être davantage, en tout cas, plus profonds –, peuvent s'ingénier à trouver dans leurs textes les traces, les vestiges d'une tradition qu'on peut bien appeler orale mais qui pouvait avoir dès lors, au sens de Jacques Derrida, la forme d'une graphie, d'une « écriture » et, en substance, déjà fixe quant à l'essentiel. Ici, pour contribuer à cette recherche, on partira de quelques données de la fameuse hypothèse qénite.

15. Les Qénites sont un groupe tribal du sud profond (1S 27,10). Un fils puîné d'Ève, et donc frère de Caïn l'ancêtre éponyme des Qénites, et appelé Seth, est dit avoir eu un fils, Enosh qui fut le premier à invoquer Yahvé

(Gn 4,26). D'après Dt 33,2; Jg 5,4 et Ha 3,3, Yahvé vient de Séir qui est en Édom, non loin de Madian. De Madian aussi vient Moïse qui y a vu Yahvé et à qui Yahvé, sur le Sinaï, qui est en Séir aussi, a donné la Loi. Et Jéthro, beau-père de Moïse, invoque Yahvé. Or, ce même Jéthro donne des instructions à son gendre pour qu'il organise la justice. Et, dans le code de lois d'Ex 21–23, qu'on pense être prémonarchique, le souci des esclaves, des étrangers, des pauvres, des faibles, des ennemis mêmes est un élément essentiel de cette justice. Et le Moïse qui s'est réfugié en Madian semble être le type de ces esclaves fugitifs, et donc étrangers résidants, qui, pour défendre les leurs, avaient dû mettre à mort leurs maîtres ou leurs gardes-chiourmes. Il est donc vraisemblable que Madian et Édom furent des lieux de refuge pour les évadés des systèmes oppresseurs d'Égypte et de Canaan. Vraisemblable aussi que là s'est constituée une tradition nouvelle de sagesse : on sait, en effet, que le pays d'Édom est resté célèbre pour ses sages (Jb 2,11 ; Jr 49,7). Ce peut donc être là qu'a été frappé l'axiome selon lequel la crainte de Yahvé est le commencement de la sagesse. Car un des objets principaux de celle-ci pouvait être que, l'expérience enseignant qu'il est constant que les opprimés finissent un jour ou l'autre par se révolter contre ceux qui les oppriment, quiconque est un maître et propriétaire d'esclaves sera bien avisé non seulement de prévenir et de prévoir les conséquences fâcheuses de sa manière de traiter ses domestiques, mais aussi d'entretenir dans son esprit l'idée qu'il existe un esprit protecteur des faibles et, dans sa mémoire, le souvenir des libérations exemplaires que, au dire des conteurs yahvistes, Yahvé a accomplies en faveur des opprimés.

16. Quelle que soit la date qu'on assigne au récit de Gn 4, on ne peut exclure la possibilité qu'il thématise une attitude essentielle et qui peut être ancienne des yahvistes. Ce qu'il y a d'exemplaire dans ce récit, c'est peut-être moins le meurtre d'Abel par le chef des Qénites que le double fait que Caïn était jaloux d'un fidèle de Yahvé et que les yahvistes ont mis dans la bouche de leur porte-parole divin l'interdiction de tuer qui a tué. On renversait ainsi, au moins partiellement, la loi du talion qui, comme l'atteste la vantardise de Lamech, prévalait encore dans le clan qénite. Ce récit dut être normatif pour les yahvistes qui, afin de briser le cercle infernal de la vengeance, décidaient de se faire violence à eux-mêmes, d'être, autant que possible, non-violents, et même de subir, comme Abel, la violence, plutôt que de l'infliger à qui que ce soit.

17. Comme celle de Samson, la force du yahvisme originel devait résider dans la chevelure, dans la tête, dans l'état de consacré de ceux pour qui, - quelque fût alors son nom ou le refus de le nommer –, existait un foyer unique de leur imaginaire et quelqu'un avec qui ils étaient en amour. Ainsi qu'on le constate en tant de sociétés simples ou archaïques, ce Nom devait être connu des seuls initiés, de ceux que des aînés avaient longuement préparés à recevoir communication de leurs convictions et qu'ils avaient disposés à avoir, comme eux-mêmes, un comportement responsable et généreux pour le bien des autres. Chacun de ces pieux devait s'exercer à Le voir intérieurement, à en avoir une vision vive, à entendre sa voix, à l'écouter, soit comme esprit protecteur, soit comme seigneur atmosphérique ou solaire, soit comme dieu résidant au ciel. Et quand, après discernement, on pensait connaître sa volonté, soit on s'appliquait à lui obéir aveuglément, soit on était amené à regretter de n'avoir pas agi comme le serviteur fidèle et avisé qu'on avait résolu d'être.

18. Le yahvisme n'a jamais cessé au cours de ce que nous entrevoyons de son histoire de se voir comme originaire du sud et de la périphérie de la Palestine. D'un autre côté, on sait aussi que les habitants de ces régions ont

périodiquement convoité les terres fertiles et fait des incursions dans les montagnes d'Éphraïm et de Juda. Madianites et Édomites, les razzieurs et les caravaniers furent des familiers de la route qui va de Paran, par Séir, Moab et Ammon, jusqu'à Ashterôt dans le Bashan (Gn 14,5 ; Dt 1,4), et aussi de celle qui, par le mont Hor et Cadès, Horma et Arad, gagne le territoire d'Hébron (Nb 20,22–21,3). Par eux, les yahvistes devaient savoir quelles dures conditions étaient faites là-haut à des hommes semblables à eux, qui parlaient des dialectes apparentés au leur, qui étaient asservis comme eux-mêmes l'avaient été et qui ne parvenaient pas à se libérer de leurs chaînes. Plusieurs, parmi les plus courageux, seront donc montés vers le nord, s'établissant dans les faubourg des villes fortifiées ou près de quelque haut-lieu. Aussi, lorsque quelque cas de conscience était proposé au conseil des anciens qui se réunissait à la porte de la ville, ils y donnaient leur avis, l'appuyant de motifs convaincants qu'ils devaient à leur tradition éprouvée, et ils emportaient souvent l'adhésion du plus grand nombre. Et l'autorité morale qu'ils acquéraient ainsi leur donnait la possibilité de non seulement fournir des réponses de sens commun et de casuistique, mais aussi de formuler des lois qu'on appelle apodictiques, exhortant au bien, au mieux, à la justice, à la bonté, à la miséricorde. Et c'est l'essentiel de cette sagesse qui fut ensuite colligé dans le code de l'Alliance (Ex 20,22–23,17).

19. Certains des leurs firent souche à Hébron ou à Libna (Nb 26,58), d'autres à Bethléem de Juda ou dans la montagne d'Ephraïm (Jg 17,1.7). Un de ceux-ci et des plus anciens que nous connaissions, avait un nom porte-étendard : Mi-ka-yehu, « Qui comme Yahvé ? » Il est donc permis de se représenter ce très ancien yahviste comme typique de ceux des origines : c'était un fervent de Yahvé et un missionnaire qui, dans ses conversations familières aussi bien que dans ses interventions aux conseils s'efforçait de convaincre ses auditeurs que les autres noms divins n'étaient pas comparables à celui de Yahvé. Et il avait le sens de l'adaptation : il s'adjoignit un homme qui connaissait des rites et il en fit son prêtre. Et ces deux ensemble allèrent s'établir avec les Danites au pied de l'Hermon. Là, une famille sacerdotale qui, par Johathan et Gershom, remontait à un ancêtre appelé Moïse, imprima au yahvisme une forme qui fut ensuite perçue comme mosaïque et lévitique. On le voit : ce yahvisme qui était en train de s'acclimater dans la région montagneuse, fut d'abord périphérique, limité qu'il était à l'extrême-sud et à l'extrême-nord du pays. Mais il se donna bientôt comme programme de rayonner depuis Dan jusqu'à Bersabée (1S 3,20; Jg 20,1), semant partout la paix, et, souvent, agissant comme juge dans les cas litigieux qu'on prenait l'habitude de leur soumettre.

20. On peut, sans crainte de beaucoup se tromper, soutenir que le yahvisme s'est répandu comme tout autre mouvement : par la parole, l'action, la souffrance, par le témoignage et l'enseignement, par essais et erreurs, adaptations audacieuses, déviations parfois, et redressements. On se représentera donc les plus anciens yahvistes établis en Canaan comme étant minoritaires au milieu d'une masse d'élistes et d'élohimistes, de baalistes et d'ashéristes. Il y avait là des groupes locaux et des associations d'hommes ligués pour la défense et pour la conquête, et aussi, pense-t-on, une plus faible proportion d'anciens officiers en rupture de ban et partisans d'un régime fort capable de résister en permanence aux incursions tant des Philistins de la partie méridionale de la région côtière que des Cananéens de la partie septentrionale. Les yahvistes assistaient comme à des nécessités naturelles ou à des fatalités culturelles tantôt aux révoltes paysannes et aux levées de milices, tantôt aux entreprises militaires visant à l'établissement d'un État. Appuyés sur leur foi à Yahvé, dans la mesure où ils parvenaient à être conséquents avec leurs convictions, à ces violences

institutionnelle et révolutionnaire, ils opposaient, ou plutôt juxtaposaient leur violence mystico-éthique, laquelle était « abélite » et « séthite » plus que proprement qénite. Cependant, dans le El tribal – ou peut-être dans l'Élohim supertribal (?) – au nom duquel ceux des Hébreux qui donnaient à leur peuple le nom d'Israël se soulevaient pour défendre leur vie et leurs terres ou conquérir leur autonomie, les fidèles de Yahvé trouvaient moins un adversaire qu'un allié, – qui avait seulement un autre nom. Et lorsque ceux qu'ils avaient exercés à invoquer Yahvé se joignaient aux troupes de El pour la guerre sainte, ils ne répugnaient pas, faisant de nécessité vertu, à proclamer devant les guerriers rangés en bataille que Yahvé est avec eux. D'un autre côté, quand un chef de guerre apparaissait assez puissant pour réunir autour de lui une armée permanente capable de résister aux envahisseurs et même de conquérir leurs territoires, ils ne voyaient pas trop de contradiction à joindre leurs voix à celles de ses partisans pour l'oindre comme roi et voir en lui un élu de Yahvé sur qui son esprit repose. Et alors, soit ils évitaient d'exprimer leur accord avec l'idéologie baaliste au moyen de laquelle plusieurs cherchaient à légitimer la dynastie, soit ils reportaient sur Yahvé les titres de seigneur, de puissant, de héros, de guerrier, de chevauteur des nuées. Enfin, aux paysans et surtout aux paysannes qui vénéraient la Reine du ciel, Astarté, Dame de fertilité et de fécondité, maîtresse de droit et de justice, ils suggéraient de convertir leur imaginaire et de se représenter plutôt la *Ruah* ou la *Hokmah* (Haleine de Vie et Sagesse, deux mots qui, en hébreu, sont féminins), comme étant la parèdre de Yahvé, présente à ses côtés depuis la fondation du monde.

21. Si cette reconstitution du plus ancien yahvisme a quelque vérité, il faudra comprendre la forme canonique du Cantique de Débora comme réinterprétation d'un chant héroïque qui n'avait originellement rien de yahviste. En effet, à part l'introduction (versets 2-11) qu'on considère comme secondaire, les versets 23b et 31, le nom de Yahvé en est absent. Ainsi, en encadrant ce vieux poème comme ils l'ont fait, les yahvistes ont yahvisé une tradition qui leur semblait croyable et ils se sont efforcés de refocaliser l'imaginaire vers le seul Yahvé, lui attribuant les exploits que d'autres disaient être ceux de héros d'autrefois. De même, si le rôle attribué à Samuel dans l'institution de la royauté peut être compris comme l'effet d'une interprétation prophétique tardive – de la fin du ~8^e siècle, peut-être; si la piété yahviste de David a été soit en partie imaginée pour servir de précédent et de modèle au jugement favorable porté sur Josias, soit annexée au service d'une idéologie royale baaliste superficiellement yahvisée; si le refrain qui condamne la conduite de Jéroboam et de ses successeurs est d'origine deutéronomiste; qui ne voit que, quelque ferveur que les yahvistes aient eue avant, pendant et après la monarchie, il est possible que ce ne soit que tardivement qu'ils ont réussi à faire accepter par le plus grand nombre leur lecture du passé et leur création d'un temps primordial où Yahvé était le principal Actant ?

Le dieu, le seigneur et la dame

22. Si le yahvisme palestinien fut d'origine exogène et périphérique, s'il était déjà formé au 13^e siècle avant l'ère chrétienne, s'il a dû s'acclimater lentement dans le pays, s'il a été longtemps minoritaire, s'il ne s'est vraiment imposé à beaucoup qu'après l'exil babylonien, c'est dire que l'époque monarchique (~1010~587) fut pour les yahvistes quelque chose comme un laboratoire où, périodiquement mis à l'épreuve eux-mêmes, ils ont éprouvé au cours d'une quinzaine de générations, la solidité de leur option fondamentale, leur aptitude à la transmettre ou plutôt à disposer des disciples à la recevoir, comme eux-mêmes, de l'Autre. Ils durent pour cela opérer des tris et des choix parmi les traditions pré-Yahvistes

qui pouvaient servir de véhicule à leurs convictions et à leurs pratiques, et amener progressivement la société où ils œuvraient, en Juda principalement, à se penser comme ayant à devenir Israël, une nation différente des autres et provisoirement séparée d'elles. Ses prophètes, ses sages, ses prêtres, ses chantres, ses psalmistes, ses historiens, ses conteurs l'exhortaient à se voir et à se vouloir comme un peuple créé par un Yahvé créateur universel pour être son partenaire dans une entreprise d'illumination de tous les peuples en vue de leur réconciliation à tous et de leur salut. Or la réussite – toute relative – de ce mouvement fut l'effet en même temps de réemplois hardis et de profondes transformations de la superstructure qui avait jusque-là régi la société cananéenne. C'est à l'examen de quelques analyses de ce laboratoire que l'on s'applique dans ce qui suit. Notre attention se concentre sur les personnages de El, de Baal et de la triade d'Ashérat, d'Anat et d'Astarté.

23. On appelle ici dieux, – mot dont le sens étymologique dans les langues indoeuropéennes est « céleste » –, les signifiés que les anciens hommes saisissaient et les référents qu'ils visaient dans les représentations surtout ouraniennes. Seigneurs : les signifiés et les référents que, surtout dans les hautes civilisations, on apercevait et désignait dans les représentations astrales ou atmosphériques. Esprits : les signifiés et les référents auxquels les phénomènes élémentaires et proches, tels le vent, la terre, l'eau et le feu, servaient de supports et de suppôts. Et on appelle du nom commun de divins les signifiés et les référents de ces trois sortes de représentations. Ces divins, qui sont le plus souvent des personnages de récits et des énergies qu'on évoque, convoque et invoque, sont considérés comme des êtres réels, – réel étant compris non pas nécessairement au sens de substantiel, mais au sens que les penseurs médiévaux donnaient à des mots comme intentionnel ou instrumental : ce sont des médiations qui servent à ceux qui les emploient à s'orienter dans l'existence et dont la réalité et l'irréalité, au sens empirique et moderne de ces mots, importent moins que l'efficacité qui est attribuée à leur présence vive dans l'imaginaire et à emploi dans le discours.

24. Appliquant ces définitions de concepts fondamentaux aux trois principaux éléments de la superstructure cananéenne, nous réserverons ici le nom de dieu pour le personnage appelé El, le nom de seigneur pour Baal, le nom d'esprit pour la dame en laquelle tendaient à fusionner Ashérat, Anat, et Astarté. Tous trois sont des instances intentionnelles d'une pluralité qui est interne à cet Autre unique, mystérieusement connu et inconnu à la fois, que les anciens hommes, pour rendre pensable et vivable leur volonté du Même, se sont représenté comme leur vis-à-vis commun, leur miroir, leur double, leur soi plus que soi. Et de cet Autre et des trois ensemble il peut être montré qu'ils forment une structure, – actuelle ou virtuelle. Cette structure est ici comprise, non pas ontothéologiquement comme toujours déjà là réelle hors de toute pensée, mais phénoménologiquement et fonctionnellement comme une unitrinité organiquement liée à ce qui, pour les historiens des religions de tradition idéaliste reste un non-dit, celui des médio et des infrastructures. Et c'est à amener celles-ci au discours que les paragraphes suivants sont consacrés.

25. Comme leurs sosies grecs du concours de beauté devant Paris : Héra, Athéna et Aphrodite (qui, d'ailleurs, dérivent peut-être d'eux), les trois personnages féminins des documents ugaritiques représentaient probablement à l'origine les trois ordres avec lesquels les études de Georges Dumézil sur les Indoeuropéens nous ont familiarisés : souveraineté (Ashérat), défense (Anat) et fertilité (Astarté). Mais, comme on l'a rappelé, ils ont tendu à

fusionner et à représenter à eux trois la troisième fonction, la première étant remplie par El et la seconde par Baal. Car le dieu, le seigneur et la dame forment eux aussi un ensemble structuré de personnages mythiques. Comme on vient de l'observer, ils correspondent à la structure tripartite de la société et de l'imaginaire des peuples indo-aryens et, comme on le verra un peu plus loin, ils correspondent aussi à la structure fondamentale de la famille (père, fils, mère). En outre, le groupe du dieu, du seigneur et de la dame est encore parallèle à la triade indienne du dieu du ciel, du seigneur de l'atmosphère et de l'esprit de la fertilité terrestre, et à la triade sumérienne d'Anu, d'Enlil et d'Ea qui, eux aussi, règnent respectivement au ciel, dans l'entre-deux et sur terre. Ce doit donc être là une manière de représenter le tout par le moyen de l'espace visible. Et comme le dieu (El) est le doublet (céleste) des chefs tribaux préhistoriques, que le seigneur (Baal) est le doublet atmosphérique des rois de l'âge du bronze dans l'aire proche-orientale, et que la dame est le doublet tellurique des sociétés paysannes qui se sont efforcées de se libérer de la tutelle des États totalitaires, il paraît bien que, ensemble, ils synthétisent, outre l'espace, le temps.

26. À l'intérieur de la structure trifonctionnelle de la sphère théiste du discours, et aussi bien entre les trois niveaux que nous avons distingués, il y a des passages, des va-et-vient, des descentes et des montées. Ce qui nous importe surtout ici, c'est le passage à la limite hors de la structure – de l'ensemble clos de différences internes, – c'est la déchirure du ciel et la descente du céleste (Is 63,19), en direction de l'autre pôle humain ou mondain, sans lequel le divin risque toujours de s'enrouler soit dans la tautologie et l'insignifiance soit dans l'incandescence théologique et l'inflation gnostique. À Ugarit, El est dit donner le pouvoir à un puissant, à Baal, et quand celui-ci meurt, c'est Anat qui a la capacité de le ramener à la vie. On peut comprendre que le régime tribal archaïque a reconnu la nécessité d'un pouvoir royal et que, lorsque celui-ci défaille et que le peuple, représenté par Anat et que le roi protégeait contre ses ennemis du dehors et du dedans, éprouve les effets désastreux de son absence, il donne au roi un successeur. D'un autre côté, il arrive aussi que, en même temps que des populations locales sont subjuguées, les rois aussi sont vassalisés et soumis à un suzerain; en ce cas, le théopoétique vire au théopolitique et reflète l'ordre nouveau; aussi certaines dames sont-elles frustrées et d'autres honorées et promues à la dignité de parèdres, tandis que les fils et les seigneurs ou bien rendent hommage au dieu et père ou bien vont s'asseoir à leur droite dans le ciel.

27. Même si elle ne fait surface que tardivement dans la Bible, cette imagerie semble être restée vivante en Palestine tout au long du premier millénaire avant l'ère chrétienne. En Dn 7, l'Ancien, qui est au ciel, donne tout pouvoir à quelqu'un, un Fils d'homme, qui vient sur les nuées, et ce même pouvoir universel et éternel est ensuite déclaré être celui des saints du Très-Haut qui peinent sur terre. En Pr 8, Si 24 et Sg 9, Dame Sagesse ou Haleine de vie (Ruah : «Esprit»), qui est assise sur le trône du Grand Dieu, descend sur terre et séjourne parmi les humains. De celui qui est juste sur terre, le Ps 112 peut dire ce que le Ps 111 dit de Yahvé. Dans le Ps 18, Yahvé descend du ciel sur les nuées jusqu'au fond de l'abîme. Le récit de Gn 1 est structuré autour de deux descentes (Gn 1,3-13 et 14-31) du ciel vers les eaux médianes et vers la terre. Is 11, Nb 12 et Jl 3 enseignent que le souffle qui fait vivre Dieu est donné d'abord à un médiateur et ensuite à tout le peuple.

28. Il suit de là que la descente des différentes espèces de divins à l'intérieur de la sphère théiste : solarisation ou atmosphérisation des dieux ouraniens et tellurisation des seigneurs solaires ou atmosphériques : et, d'autre part, la métamorphose des dieux en héros et de ceux-ci en hommes qui ne sont que ce qu'ils sont (J.-B. Vico), indiquent ensemble une sorte de constante ou de loi de l'histoire. Or, on a de bonnes raisons de mettre en parallèles les trois âges de l'histoire d'Israël et les trois sortes de divins. Comme le suggère le nom même d'Israël El (Élohim) a dû être le plus déterminant à l'époque prémonarchique. La ligue tribale des environs de Sichem non seulement s'est donné un nom où El est le sujet de la phrase (*yi-sra-el* : «Que El soit fort»), mais elle semble avoir expressément pensé El comme son dieu (Gn 33,20); et cela est parfaitement conforme à ce que fait attendre la nature de ce dieu, qui est tribal. D'un autre côté, les noms de Yerubbaal, *Méribbaal*, *Ishbaal*, et la crise baaliste du temps de Jézabel dans le royaume du nord et du temps d'Athalie dans le royaume du sud donnent à entendre que, avant et pendant la monarchie, le seigneur de l'orage était le divin le plus approprié au projet politique des royalistes. Enfin, l'importance après l'exil de Dame Sagesse, de la *Ruah*, peut-être de la Reine du Ciel (Astarté, cf. Jr 44,17-25), l'importance aussi des grandes aïeules, des héroïnes, des mères des rois, des symboles féminins, montre qu'il y avait dans au moins une partie du peuple une nette tendance à infléchir l'imaginaire dans le sens d'une divine féminité ou à éviter que ne soit perdue cette composante essentielle de la pensée symbolique.

29. L'histoire spirituelle d'Israël et de Juda peut donc être caractérisée comme le déploiement d'une logique interne à la forme de pensée figurative qui prévalait en Palestine durant le millénaire d'avant l'ère chrétienne, et en même temps comme conforme à la recherche d'un ancrage, par le moyen et au-delà des traditions des élites patriarcales et aristocratiques, à la fois dans un peuple particulier et dans le cœur de ceux qui consentaient à focaliser leur univers mental sur la représentation unitaire d'un personnage de qui on aimait dire qu'il est Dieu des dieux et Seigneur des seigneurs (Dt 10,17), et de qui, par les notions surtout d'Haleine de Vie et de Sagesse, on pourra dire soit, en langage projectiviste moderne, qu'il s'incorporait en partie les vertus de la féminité, soit, en langage théurgique traditionnel, qu'il est le principe et le modèle de ce dont, sur terre, les femmes sont la manifestation. En partie, avons-nous dit : car, parce qu'il devait se voir comme un lieu où s'exerçait, – à la limite, en lui sans lui –, une puissance de vie, le peuple de Yahvé était invité, à mesure qu'il se savait et se voulait purifié de ses adultères, prostitutions et stérilités, à accueillir comme idéal de soi la figure en laquelle, paradoxalement, confluent la vierge, l'épouse et la mère, tout en persistant à se représenter le divin comme à la fois fécondateur, seigneur et créateur.

30. Une telle fidélité aux traditions et une telle créativité n'alliaient pas de soi. Car il y a dans l'espèce humaine des transitions et des transgressions non seulement à l'intérieur de la sphère théiste, non seulement entre ses niveaux internes, et non seulement entre cette haute sphère et une autre qui peut être dite soit héroïco-épique, soit simplement humaine, soit humaine trop humaine, soit mondaine ou naturelle ou matérielle ou cosmique. Il y a aussi des passages à la limite dans l'une ou l'autre direction : vers le Très-Haut trop haut ou vers le Très-Bas trop bas. Et c'est alors le monisme, soit théiste et gnostique, soit matérialiste et agnostique ou athée. Eu égard à ces éclatements nihilistes ou néantisants, ceux qui ne croient pas avoir de bonnes raisons de classer l'imaginaire biblique parmi les archaïsmes et les désuétudes seront portés à comprendre le Livre où il se déploie comme l'expression canonique et régulatrice d'un

mouvement qui a réagi contre le vertige des abîmes et des extrêmes et qui, au lieu d'objectiver et d'absolutiser les termes ou l'un d'eux, s'est voulu comme un moyen de maintenir vive la relation qui les fait être ensemble comme des contraires dont on s'exerce à voir et à vouloir que, à la limite, ils coïncident. On peut ainsi comprendre que ceux qui laissent guider leur pensée par ce canon d'écriture luttent, – «eusébiqument», dirons-nous plus loin –, aussi bien contre l'excessive déité d'un divin absolument transmondain et idéologiquement garant d'un ordre établi dont profitent les classes dominantes, que contre l'outrecuidante mondanité d'un intramondain utopiquement angarié au service d'une technocratie dévastatrice et suicidaire.

Le père, le fils la mère

31. Le yahvisme n'a pas seulement transformé des traditions cananéennes antérieures à lui ; lui-même vient de traditions que l'on peut dire antérieures aux traditions qu'il a transformées. Il vient de la nuit des temps, ou plutôt de son aube, quand le verbe a commencé d'éclairer tout homme qui vient en ce monde. En effet, derrière et avant le dieu, il y a et il y avait le père; derrière et avant le seigneur, il y a et il y avait le fils; derrière et avant la dame, il y a et il y avait la mère. Et derrière et avant le père, le fils et la mère, il y avait et il y a toujours la pulsion à appeler et à nommer, à dire les différences et à les annuler dans le discours. Pour que soit la cellule de base de notre espèce, le verbe a d'abord fait que l'enfant s'interpose entre le mâle et la femelle, le géniteur et la génitrice, l'homme et la femme et les faire être père et mère et, ensemble, à la fois couple et parent, liés l'un à l'autre, conjugués et conjoints. Puis, surtout après le sevrage, le père s'interpose entre la mère et l'enfant et fait accéder celui-ci à la qualité de locuteur et d'interlocuteur, de fils, d'égal, d'héritier, de probable survivant et continuateur. Enfin, la mère s'interpose entre le père virtuellement castrateur et le fils virtuellement revendicateur, ramène le cœur du père vers le fils et le cœur du fils vers le père et, en cas de grande et suprême nécessité, incline le père à donner son premier-né pour ses autres enfants et le fils à obéir au père jusqu'à la mort.

32. Avant que le mâle hominidé ne soit père – le locuteur qui reconnaît comme sien le rejeton d'une femelle –, il y avait celui-ci ; et avant lui, il y avait la génitrice potentielle ; et avant que la femelle humaine ne conçoive et n'enfante, il y avait en elle une disposition à protéger le petit qui sortait de son sein et ensuite à l'éduquer, lui apprenant à se nourrir, à se défendre, à dominer la peur qui d'abord l'étreint quand il s'éloigne d'elle. Et elle l'éduque en particulier en lui montrant d'autres animaux où les grands et les forts entourent de leur sollicitude les petits et les faibles : poule et poussins, biche et fan, ourse et ourson, lionne et lionceau. Maman n'est jamais loin, le fils n'est jamais seul, et si tu es en danger, tu cries, tu m'appelles, je viens et je te sauve. Elle dessine pour lui soit sur le sable, soit sur la paroi d'un rocher ou d'une caverne, soit sur son corps même, un grand animal gardien entouré de plus petits. Et l'enfant voit et croit, et lui aussi devient habile à cueillir de la nourriture pour lui et pour les autres, ses petits frères et sœurs.

33. Le spectacle de la vie animale et son imitation dans le dessin et la parole sont des « re-présentations », des redoublements de la présence physique du protecteur, et ainsi des substituts, des moyens, dans l'absence, de faire durer le bienfait de la présence. D'un côté, ils exorcisent la mauvaise peur, celle qui est inhibitrice et paralysante et, d'un

autre côté, ils inculquent la bonne crainte (« eusébie »), celle qui fait appréhender les effets funestes de tout comportement où celui qui aura reçu des autres la liberté et l'habileté, oubliant d'être libéral et généreux comme on l'a été pour lui, cesserait d'avoir souci des faibles.

34. Ces développements de la (puéri)culture sont perçus comme si essentiels, si nécessaires à la vie qu'ils sont d'emblée et avant toute parole explicite sacralisés et voulus inviolables. En effet, un peu partout dans le monde, ces images et ces imitations, ces redoublements et ces représentations, ces substituts et ces savoir-faire ont été thématiques dans le discours normatif autour d'un mot pour ainsi dire « totivoque » : le mana mélanésien, le manitou algonquin, l'orenda iroquois, le wakan sioux, le nagual aztèque, le megbe pygmée, le brahman indien, le pneuma grec, le lar latin, la ruah hébraïque, la berakah arabe, etc. Ces mots dont, bien sûr, les emplois varient énormément dans les différents ensembles culturels, remplissaient dans les sociétés archaïques une fonction semblable à celle dévolue aux concepts occidentaux traditionnels de nature et de grâce et à ceux qui sont aujourd'hui privilégiés de nature et de culture.

35. Et voici le point où tendait cette analyse. Il est double. Repensé aujourd'hui en termes d'histoire générale des religions, Yahvé peut être compris comme la forme prise quelque part dans le Négeb palestinien dans le courant du 13^e siècle avant l'ère chrétienne par la notion à peu près universelle d'esprit protecteur et, généralement, de tout ce qui s'ajoute à la nature pour qu'elle opère selon son essence malgré les obstacles qui lui viennent de l'existence. Cette notion redouble le premier sacré, celui de la « tri-bu », elle est secrètement trinitaire, et l'histoire jusqu'aux écrits néotestamentaires peut être comprise comme celle de son déploiement, le moyen que l'humanité, parvenue à la maturité de son âge, accueille en une partie d'elle-même pour continuer à faire ce que le verbe faisait jadis et qu'il fait toujours quand il crée et recrée la famille et dispose à faire concourir au bien du tout la violence institutionnelle du père, la violence révolutionnaire du fils et la violence «eusébique» de la mère.

36. D'autre part, comme ce qui est premier dans l'exécution est dernier dans l'intention, et inversement, quand elle est « rerepensée » en terme de théologie ou de théopoétique, la production par les poètes humains de la figure de l'esprit protecteur et de celle de Yahvé peut être considérée comme une « re-production » : la réaction des hommes à l'action préalable d'un Actant qui, dans les formes de la vie (animale) menacée et confortée, avait depuis toujours fourni une présentation de lui-même où il donnait à ses images et ressemblances la capacité de le « re-présenter » et par là, de le laisser faire ce qu'il veut : en particulier, le vivre par le mourir.

37. L'usage qui vient d'être fait d'un concept de l'histoire générale des religions devrait aider à comprendre la vérité qui se cache dans les chapitres 2 à 4 de la Genèse biblique. Certes, la critique littéraire et historique oblige à reconnaître derrière ces textes des traditions sémitiques du deuxième ou du premier millénaire avant l'ère chrétienne, mais la critique de la critique invite aussi à ressaisir le bien-fondé de la rétrojection aux origines de l'évocation et de l'invocation du Nom de Yahvé. Car, sans le mot et la représentation, c'était lui déjà que les premiers hommes appelaient à leur aide quand il y allait du tout de leur vie. De cette manière, il apparaît que le yahvisme des historiens modernes d'Israël peut être pensé par les historiens des religions non seulement comme une variable indépendante mais comme

un invariant, et un invariant qui a suscité des formes différentes et cumulatives au cours de l'histoire des sociétés et des cultures. Et ainsi la cellule de base de notre espèce est, en même temps qu'un prolongement de la nature, un effet du verbe, du discours, de l'imaginaire, du symbolisme. Et celui-ci est comme une nature dans la nature, un principe d'opération interne, une puissance obédientielle qui précède et sous-tend les locuteurs et qui produit d'abord la tribu (l'être triel), qui est le premier sacré, et ensuite et sur cette fondation la triade des divins, et enfin, dans la tradition biblico-évangélique, l'unitrinité explicite du Dieu unique, réconciliateur et rassembleur de tous les hommes.

Présuppositions

38. Cette étude a été menée à la lumière d'un certain nombre de présuppositions ou de structures heuristiques dont quelques-unes ont été mentionnées au septième paragraphe. Leur explication ici peut, sinon confirmer nos propositions, du moins aider à comprendre sur quel fond et quel arrière-fond elles ont pris forme. D'abord un schème d'histoire universelle emprunté à Karl Jasper qui, dans son ouvrage *Origine et sens de l'histoire*, après avoir observé que, sur le pourtour méridional de l'Eurasie, sont apparus en même temps les classiques chinois, bouddhiques, védiques, iraniens hébreux et grecs (entre 800 et 200 avant l'ère), a proposé de mettre au centre de l'histoire une « période axiale » où dans une partie influente d'elle-même, l'humanité pivote sur soi, si bien que ce qui précède et ce qui suit peut être nommé en fonction d'elle, respectivement, comme préclassique et postclassique. De ces traditions, on peut dire qu'elles ont ceci de commun qu'elles sont « humanistes » ou, en tout cas, intermédiaires entre le privilège accordé aux représentations théistes à l'époque archaïque et à l'âge du bronze, et celui accordé en certains milieux, à l'époque qui a suivi l'apparition des classiques, aux représentations sensibles, matérielles ou cosmiques. Tel est l'arrière-fond sur lequel l'histoire d'Israël, avec ses époques prémonarchique, monarchique et postmonarchique et avec la division tripartite de son canon (Loi, Prophètes, Écrits), nous est apparue comme un encapsulement de l'histoire universelle et comme l'un des moyens offerts aux hommes de l'époque supranationale, transétatique, œcuménique et planétaire, pour les aider à poursuivre leur œuvre à la fois de remémoration et de récupération du passé et d'anticipation et de préparation de l'avenir.

39. La réflexion sur les origines d'Israël a été soutenue aussi par un schème évolutif que nous devons à Mircea Eliade qui dès, son *Traité d'histoire des religions* d'avant les années cinquante, exploitait l'idée à la fois de la très haute antiquité des hiérophanies ouraniennes, de leur atmosphérisation ou solarisation subséquente dans les empires, puis de leur tellurisation. Il nous a semblé possible d'éclairer quelque peu par-là :

- 1) la structure des divins dans le Canaan que nous font connaître les archives d'Ugarit à la fin de l'âge du Bronze;
- 2) l'histoire, en Israël, de la descente ("avatar") de ces divins à l'intérieur de la sphère théiste du discours;
- 3) l'intégration de leurs valences dans la figure unique de Yahvé;
- 4) en attendant leur redéploiement dans l'unitrinité chrétienne;
- 5) et ces passages à la limite que sont les monismes excessivement théistes et gnostiques et excessivement matérialistes et agnostiques.

40. La quadrature de l'être de Martin Heidegger nous a servi aussi de structure de recherche. Pour comprendre Yahvé et le yahvisme, nous nous sommes exercés à remonter du Dieu aux divins, des divins au sacré, du sacré à l'être. Mais, tandis que le philosophe s'est abstenu de redescendre la pente qui va de l'être au sacré, aux divins et au Dieu, déclarant qu'il lui paraît « préférable aujourd'hui de faire silence dans le domaine de la pensée au sujet de Dieu », nous avons tenté de rendre pour aujourd'hui aussi intelligible et représentable que possible le chemin de pensée et de volonté qui a abouti à poser au foyer de l'imaginaire et comme termes d'une unique relation vive, d'une part, cette figure particulière du divin qu'est Yahvé, d'autre part, cette configuration particulière de l'humain qu'est Israël, celui-ci étant promu à la dignité de partenaire responsable de ce nom divin.

41. Implicite dans ce qui précède est un autre ensemble de présuppositions : l'existence de trois sphères de discours, les interférences qui s'y manifestent, le fait qu'elles sont aujourd'hui ordonnées par beaucoup en fonction de l'une d'entre elles qui se constitue comme normative. Les trois sphères sont le théisme, l'humanisme et le matérialisme, et l'ordre établi entre ces systèmes généraux d'interprétation va souvent du théisme traditionnel censément archaïque, à l'humanisme critique de la première modernité et, de là, au matérialisme scientifique de la seconde modernité. Considérant donc que beaucoup de nos contemporains qui sont formés à la science s'éprouvent vivre dans un monde sécularisé et dédivinisé, déshéroïsé et déshumanisé, dominé par la science et la technique, et d'un autre côté, que l'herméneutique des textes anciens occupe un très grand nombre de chercheurs, il nous a paru que, si, au lieu de partir soit de la dogmatique soit du doute méthodique ou de la critique ou du soupçon, nous nous exercions à comprendre, d'après les documents et les monuments, comment des hommes et des femmes de notre espèce qui, eux aussi vivaient à une époque où l'histoire pivotait sur elle-même et dont rien ne nous interdit de penser qu'ils étaient aussi critiques que nous, en sont arrivés à se mouvoir à l'aise, avec bonheur et efficace dans une sphère particulière de la tradition théiste, nous pourrions fournir une certaine illustration du fait que l'expérience historique qui a été consignée dans les Écritures hébraïques, est encore aujourd'hui répétable et peut être bienfaisante. Cependant, conscient d'avoir à chercher, penser et écrire pour des compagnons d'aventure à qui notre société offre de préférence des concepts positifs et matérialistes, nous avons volontiers pratiqué la sobriété et la litote, laissant le plus possible l'être, s'il le juge bon, se dévoiler dans le phénomène et, le cas échéant, s'y épiphaniser.

42. Très utile aussi a été la décision de faire entrer les quatre substantifs de notre titre dans un ensemble systémique de définitions. À Israël, nous avons reconnu trois définitions principales et successives : il fut d'abord un anthroponyme, ensuite un ethnonyme, enfin un théonyme. Il a désigné en premier lieu un groupe tribal archaïque, préclassique, d'après le nom d'un ancêtre, dévot de El (*yi-sra-El* : « Que El soit fort »); en deuxième lieu, un projet national, celui des populations établies dans la montagne d'Éphraïm; en troisième lieu et après l'exil surtout, le nom d'un partenaire de Yahvé. – De son côté, origine s'entend : au sens local et spatial, comme point à partir duquel on compte les coordonnées; au sens temporel et historique, comme moment où une famille, un peuple, une coutume, une tradition a commencé; au sens causal et fondatif, comme source première et permanente d'une réalité. – Le sacré peut être très généralement compris comme la sorte de pratique et de discours qui accompagne une attitude à laquelle on tient et qui

tient à la peau d'une personne ou d'un groupe, le discours pouvant être tantôt utopique, quand il promet un changement dans la société, tantôt idéologique, quand il légitime un pouvoir, et tantôt « eusébique », quand il encourage une conversion personnelle et communautaire. – La violence qui, au service de l'être menacé dans son être, est un usage de la force en vue d'une domination, peut être : révolutionnaire, et soutenue par une utopie; institutionnelle, et légitimée par une idéologie ; mystico-éthique, et motivée par une « bonne crainte » que, par étymologie et allitération, nous appelons « eusébie ». – Tel est le réseau de définitions solidaires qui a guidé notre effort de compréhension de l'Israël biblique. Nous l'avons compris comme le lieu d'une tension pluriséculaire entre un groupe tribal prémonarchique et dévot de El ligué pour la défense et la conquête, et un peuple de Yahvé postmonarchique qui est exhorté à éviter de s'échauffer contre les méchants et à remettre son sort à Yahvé, confiant que lui agira et produira la justice (Ps 37). Entre le régime tribal et l'anticipation d'un régime transnational, entre le point de départ et le point d'arrivée, la composante spatiale de l'origine le cède de plus en plus à la temporelle et à la fondative, si bien que c'est à la fin seulement qu'Israël connaît Yahvé comme son principe, son origine, son créateur. Il a fallu pour cela que, des Hébreux prémonarchiques aux Israélites du temps de la monarchie et aux Judéens et Juifs de l'époque postexilique, il y ait d'abord révolte contre l'oppression, ensuite établissement de l'institution politique, et enfin conversion d'un certain nombre à une doctrine et à une pratique qui disposent chacun à se faire violence afin de pouvoir entrer en relations avec des frères de tous les peuples, races, nations et langues qui sont sur la surface de la terre. En même temps, il semble qu'il a fallu l'expérience qui a été faite : de l'utopie tribale et populaire qui s'appuyait sur El, de l'idéologie royale et aristocratique qui se légitimait d'après Baal, et de l'eusébie confraternelle et transétatique qui pouvait s'inspirer d'une grande Dame gardienne de la justice et du droit, pour que fût rendue possible l'intégration de ces valeurs et de ces valences dans l'unique figure de Yahvé : à la fois dieu comme El, seigneur comme Baal et esprit comme Astarté. Et si on admet que les yahvistes postexiliques étaient conscients, d'un côté, de la puissance intégratrice du nom de Yahvé et, d'un autre côté, du fait que l'activité prophétique de leurs prédécesseurs pouvait remonter à une très haute époque, on s'explique qu'ils aient repensé la préhistoire de leur peuple comme celle d'une communauté de foi dès lors interpellée par une même figure du divin.

43. Nous devons encore expliciter la conception que nous nous sommes faite de la vérité. Nous l'avons comprise non pas d'abord comme adéquation de l'intellect conceptualisant au réel, ni comme non-voilement, ni comme fondement, mais, dynamiquement, comme un système en mouvement en partie auto-régulé et en partie mené du dehors de chacun des sous-systèmes qui le composent. Ce mouvement est ainsi à la fois linéaire et circulaire, spiralé et circumincessionnel. La vérité a été ici pensée comme étant cumulativement, successivement et répétitivement du vérifiable, du vraisemblable et du vérifiable et, dans la plupart des esprits formés à la science, comme allant ou pouvant aller du scientifico-technique au rhétorico-politique et au poético-praxique. Voilà pourquoi cette étude a été conçue comme un exercice spirituel où toute la stratégie du discours a tendu à rendre possible une libre coïncidence : en premier lieu, à partir d'un certain consensus des savants sur la situation initiale d'Israël; en deuxième lieu, par le moyen de la lecture participante d'une documentation critiquement appropriée; en troisième lieu, alors, avec un imaginaire affectivement chargé dont il est loisible à chacun de décider si, postcritiquement et en seconde naïveté, il peut et doit le faire sien. La réussite d'une telle démarche suppose qu'après avoir transgressé la censure qui sépare le vérifiable et l'abstrait du vraisemblable et du concret, et s'être établi quelque temps dans l'aire inconfortable de l'ambiguïté, de la plurivocité et du

provisoire, l'exercitant accueille comme une chance ou un don ou une grâce imméritée la possibilité de faire une autre transgression : celle de l'interdiction des images, de leur refoulement et de leur répression; et alors, au sein d'une «re-présentation» en qui se redouble la présence pure, de recevoir la faculté de ne plus voir, entendre, sentir, toucher et goûter que l'autre en soi par quoi le soi a la possibilité d'ek-sister.

44. Aux lecteurs chrétiens et non chrétiens qui auront été surpris de voir l'usage qui a été fait ici de l'unitrité, il nous faut dire que ce ne fut pas là pour nous un dogme mais un schème heuristique, qui existe dans la culture humaine et que chacun, «croyant» ou non, peut utiliser pour mener à bien une recherche. Il nous a semblé possible de comprendre par là quelque chose au processus révélateur qui préside à l'enroulement phylétique de l'espèce sur elle-même, laquelle, sur le fondement de la triade familiale intériorisée en instances psychiques, a la possibilité, en de certaines parties d'elle-même, d'accueillir comme la manifestation d'un côté génétique depuis toujours déjà là opérant, la formulation biblico-évangélico-ecclésiale de l'unité du dieu, du seigneur et de l'esprit, comme un moyen de faire concourir toutes les violences, dans un unique sacré, au bien du tout.

45. Tout en concédant que, du yahvisme prémonarchique, l'archéologie, l'histoire et l'exégèse critique ne savent à peu près rien, nous l'avons présenté ici comme un mystère général d'interprétation et un opérateur-intégrateur qui a surgi, au début de l'âge du fer en Palestine centrale, dans un milieu où sévissaient des ensembles ternaires de violences et de sacrés antagoniques. Une telle présentation suppose que les formes simultanées ou successives du yahvisme qu'attestent nos sources ont buissonné à partir d'un ensemble cohérent de positions et que, de même que la floraison touffue du chêne manifeste les virtualités du gland, ainsi la production des textes yahvistes implique l'existence d'une sorte de code génétique qui savait, dès l'origine, ce qui se voulait en lui et qui ajustait à mesure son développement aux situations changeantes où l'organisme était placé. Ce code était quelque chose comme un canon, une règle vivante de discernement et de choix, une communauté de convaincus qui réussissait, de génération en génération, à transmettre ses convictions et son projet, et qui, au lieu de laisser être différents et épars, comme cela se faisait en Grèce à la même époque, les œuvres de ses poètes, de ses sages et de ses savants, les faisait coexister dans un même corpus où, en deçà et au-delà et au moyen des textes, contextes et intertextes, un même «pré-texte» devenait lisible et audible à quiconque avait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et un cœur pour comprendre. Là, le temps de l'histoire était récapitulé dans le calendrier des fêtes, le temps liturgique dans le temps du récit, et ce dernier dans le Grand Temps hors du temps où le père, le fils et la mère, le dieu, le seigneur et l'esprit, le principe le moyen et le terme, le passé, le présent et le futur, la foi, l'amour et l'espérance, l'énergie qui détruit ce qui est caduc, celle qui fait croître le vivace et celle qui laisse être l'être, sont ensemble la figure mobile de l'éternité. Notre étude a donc été un essai, non pas de rétrojecter une idée, arbitrairement et sans preuve à l'appui, dans un passé à jamais opaque pour la science, mais de baliser dans la forêt des symboles un chemin qui donne la possibilité de voir ce qui était depuis toujours déjà là et, à cette fin, au-delà de la critique, de rechausser les lunettes des anciens dont beaucoup sont en train de découvrir que les meilleurs parmi eux étaient aussi critiques, quoique autrement, que les meilleurs parmi nous, et qu'ils avaient appris les vertus de la seconde naïveté, de la pensée postcritique.

TABLEAU RÉCAPITULATIF

| | | | | |
|-----------------|-------------------------|-------------------------------|-------------------------------|-------------------------------|
| ÊTRE | Géographie | Ouest Plaines côtières | Centre Montagnes | Est et sud Franges |
| | Population | Philistins, Cananéens | Hébreux | Madianites |
| | Société | Maîtres | Esclaves | Marginaux |
| | Violence | Institutionnelle | Révolutionnaire | Mystique |
| | Aspirations | Liberté | Égalité | Fraternité |
| SACRÉ | «Tri-bu» | Fils | Père | Mère |
| | Instances psychiques | Moi | Surmoi | Ça |
| | Inscriptions neuronales | Hémisphères | Rhinencéphale | Infundibulum |
| DIVINS | Noms | Anat Baal | Ashérat El (Elohim) | Astarté A-A-A |
| | Titres | Seigneur | Dieu | Dame |
| | Politique | Royaume | Tribu | Confrérie |
| | Espace | Atmosphère | Ciel | Terre |
| | Porteurs | Baalistes | Elistes | Ashéristes |
| | Connaissance | Idéologie | Utopie | Eusébie |
| DIEU | Yahvé | Seigneur | Créateur | Protecteur |
| | Israël | Monarchique Épouse | Prémonarchique Mère | Postmonarchique Vierge |
| DISCOURS | Sphères | Matérialisme Monisme athée | Théisme Monisme gnostique | Humanisme Monisme critique |
| | Vérité | Vraisemblable | Véritable | Vérifiable |
| | Reconstitutions | Albright Livre de Josué | Mendenhall Livre des Juges | Alt Genèse, Exode |

Note bibliographique :

Nous avons évité de parsemer de références à l'appui un texte où l'herméneutique pèse plus lourd que l'exégèse et l'histoire. Parmi les ouvrages et articles des dix dernières années, nous avons lu :

Birch, B.C., *The Rise of the Israelite Monarchy*, 1976

Botterweck, G.J., and Ringgren, H. *Theological Dictionary of the OT*,
article concernant Ashera, Baal, Elohim, Yahvé, Ani Hu

Friedman, D.N., (éditeur), *Palestine in Transition*, 1983

Halpern, B., *The Emergence of Israel in Canaan*, 1983

Hayes, J.H. and Miller, J.M., *Israelite and Judaen History*, 1977

Hermann, S., (article dans *In the Shelter of Elyon*, 1984

Loretz, O., *Habiru-Hebräer*, 1984

Malamat, A., The Proto-history of Israel, in *The World of the Lord shall go forth*, 1983

McKenzie, J.L., (article) dans *The Quest of the Kingdom of God*, 1983

Mettinger, T.N.D., *Kingship and Messiah*, 1976

Van Seters, J., *Abraham in History and Tradition*,

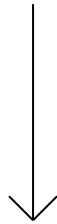
Id., *In Search of History*, 1983

Strobel, A., *Der Spätbronzezeitliche Seevölkersturm*, 1976

Raymond Bourgault, 12 novembre 1986

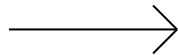
ORIGINES D'ISRAËL

| | | | |
|---------------------------|--------------------------|----------------------|----------|
| Baal | El | Yahvé | |
| Guerrier | Chef | Homme de Dieu | |
| Âge du Bronze | Archaïque | Oecumène | |
| Seigneur | Dieu | Esprit | (Majeur) |
| Nuées | Ciel | Terre | |
| Passé | Futur | Présent | |
| Idéologie | Utopie | « Eusébie » | |
| Violence institutionnelle | Violence révolutionnaire | V. ascético-mystique | |



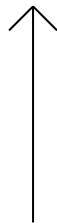
Époque prémonarchique :

Domination des Cananéens (indo-aryens);
 Migration des peuples (~1225 - ~1175);
 Esclaves fugitifs dans les montagnes;
 Révolte paysanne;
 El, dieu d'Israël (Gn 33,20);
 Avance philistine;
 Pénétration des Lévites depuis le sud.



Époque monarchique :

Chefs charismatiques;
 Saül, David, dynastiques;
 Sanctuaires : Mambré, Dan, Jérusalem, Béthel;
 Baal, idéologie, Yahvé, Tsebaôt;
 Prophètes (minoritaires) de Yahvé suzerain.



Époque postmonarchique :

Exils;
 Jr, Ez, Second-Isaïe etc;
 Sadocides-Aaronides, Coréites, chantres;
 Dt, JE?, P : récapitulation, rétrojection;
 Yahvé seul Dieu;
 Esprit, Sagesse;
 Crainte de Yahvé, rétribution, apocalyptique.

| | | | |
|------------------------|-----------------------|-----------------------|----------|
| Plaines | Montagnes | Franges | |
| États | Tribus | Confréries | |
| Cananéens | « Hébreux » | Madianites | (Mineur) |
| Maîtres | Esclaves | (Affranchis) | |
| Chefs Individuels | « Bandits » | Lévites | |
| Langue Indo-Européenne | Ouest-sémitique | Ouest-sémitique | |
| | (« Proto-arabique »?) | (« Proto-arabique »?) | |
| Chars et chevaux | Ruse | Oracle | |

² Le document jahviste (J), de l'allemand Jahvist, où le Dieu d'Israël est nommé Jahwe (YHWH). Sa fixation (orale ou écrite) aurait eu lieu à Jérusalem au X^e siècle av. J.-C., sous le règne de Salomon. Le document élohiste (E), où le Dieu d'Israël est nommé Élohim. Sa fixation aurait été faite dans le royaume du Nord à la fin du IX^e siècle av. J.-C. ou au VII^e siècle av. J.-C. Le document sacerdotal (P), des mots allemands *Priestercodex* ou *Priesterschrift*, écrit par des prêtres de Jérusalem pendant l'Exil à Babylone (582-538) au VI^e siècle av. J.-C. (source : Wikipédia : document Javiste, consulté le 16 avril 2022)